

« Le travail de journaliste littéraire est un métier à part entière » (entretien avec Daniel Martin, journaliste à *La Montagne-Centre-France*)

Publié dans *Machine à feuilles : Revue du livre et de la lecture en Limousin n°22.*

Olivier Thuillas pour *Machine à feuilles* : Au milieu d'une production pléthorique de livres, quel est le rôle d'un journaliste littéraire ?

Daniel Martin : Je me considère plutôt comme un passeur, celui qui attire l'attention des lecteurs sur les titres qui lui paraissent intéressants. Je n'ai jamais su choisir entre chroniqueur et critique. Chroniqueur c'est un peu administratif, critique trop universitaire. Alors que dans passeur, il reste l'idée du bouche-à-oreille, du simple conseil entre lecteurs.

MAF : Qu'est-ce qui guide votre choix dans la décision de défendre tel livre plutôt que tel autre ?

DM : D'abord et comme tout le monde, je suis fidèle à des auteurs, des éditeurs, voire à certains traducteurs. Je suis également sensible aux couvertures, à la forme des livres etc. Ensuite, je lis et je choisis de parler de tel ou tel. Rarement de livres qui me déplaisent par manque de place, plus souvent de livres qui me plaisent. Quel que soit le genre, je reste fidèle au principe de Jean-Jacques Brochier, directeur « historique » du Magazine littéraire, qui disait connaître « deux sortes de littérature, la bonne et la mauvaise ». Si bien que je peux défendre de la littérature populaire, qu'elle soit policière ou non, comme un roman de facture très classique, ou de ces textes que l'on dit « difficiles ». Le plaisir est dans la diversité ! J'attends d'un livre qu'il soit bien écrit et ouvert, c'est-à-dire qu'il porte des idées ou des propositions formelles. Un autre critère important est économique. Les livres sont chers. J'évite de vanter des ouvrages qui peuvent aisément attendre une réparation en poche !

MAF : Quelle confiance accordez-vous aux éditeurs ? Quelles sont vos relations avec eux ?

DM : J'ai beaucoup de respect pour les éditeurs. J'admire leur travail. Ce qui me permet de les critiquer d'autant plus facilement, vous connaissez l'adage, « il n'est pas d'éloge flatteur... » Plus sérieusement, quand on fait ce métier, on devrait pouvoir travailler sur l'ensemble de la production pour en apprécier les grands mouvements, percevoir les tendances, déjouer les effets de modes. Ce qui est pratiquement impossible. Donc, je reste plus particulièrement attentif à la production de certains éditeurs auxquels je suis fidèle depuis toujours : POL, Phébus, Minuit, L'Olivier, Le Seuil, Gallimard, Le Dilettante, etc. Ce qui ne veut pas dire que je fais un papier sur chacun de leurs livres. Par exemple, je suis un gros lecteur d'Actes Sud pour tout ce qui concerne la littérature étrangère : rien ne m'a plu depuis le début de l'année et je n'en ai pas parlé. Alors que depuis quelques semaines tout est bon chez eux. Les romans de Tim Parks et Mark Costello sont même carrément exceptionnels !

Cela dit, je suis parfaitement conscient de privilégier une petite trentaine de grandes maisons, celles qui ont déjà pignon sur rue, celles où paraissent l'essentiel des ouvrages de fiction, là où je vais trouver l'offre la plus large et la plus diversifiée. Travailler pour les petites maisons est plus difficile. Qu'elles soient installées à Paris ou en province n'y change rien. La raison tient essentiellement à des questions de diffusion et de distribution. Il est parfaitement inutile de défendre un livre qui n'est pas en librairie. Il est loin le temps où le lecteur commandait son livre et attendait patiemment de le recevoir !

MAF : ...n'est-ce pas justement ces petites maisons qui auraient besoin, plus que les grosses, d'un éclairage médiatique ?

DM : Si, bien sûr. Dans l'idéal vous avez raison. Je le fais aussi et cela demande un travail particulier. Ces maisons n'ont souvent pas des services de presse très performants. De plus je me vois mal leur demander des livres sans garantie de retour alors que leur assise économique est souvent fragile. C'est

en librairie que je vais chercher l'information les concernant. Je suis le travail de certaines de ces maisons — je pense à La fosse aux ours à Lyon ou à Cheyne éditeur en Haute-Loire — et plus encore maintenant qu'il se crée une nouvelle maison par mois. C'est d'ailleurs assez surprenant ce retour en force des petites structures. Il s'en est ouvert une bonne vingtaine l'an dernier. Le plus souvent par des professionnels qui quittent une grosse maison pour voler de leurs propres ailes et défendre leur idée du métier : Héloïse d'Ormesson, Maren Sell, Jean-Claude Gausewitch, etc.

S'il est une raison pour laquelle on doit rester attentif à la production des « petits » éditeurs, c'est qu'ils sont capables de prendre des paris authentiquement littéraires et de découvrir des auteurs. Quitte à se les faire piquer un ou deux succès plus tard ! Elfriede Jelinek a été découverte par Jacqueline Chambon, mais c'est au Seuil qu'elle a reçu le Nobel quelques années plus tard.

MAF : Quels sont les éditeurs dans lesquels vous avez le plus confiance ?

DM : Parmi ceux que je citais tout à l'heure, Gallimard ou Le Seuil restent pour moi des références dans le domaine français, quoi qu'on en dise. Ils accordent une attention très particulière aux jeunes auteurs, en défendent d'autres qui poursuivent une œuvre difficile. Dans le domaine étranger, je préfère L'Olivier ou Actes Sud, et Anne-Marie Métailié pour tout ce qui vient du sud.

MAF : Vos articles donnent une grande place à la littérature étrangère. C'est celle qui vous semble la plus intéressante en ce moment ?

DM : Pendant très longtemps j'ai défendu d'arrache-pied la production française. J'ai beaucoup déchanté depuis deux ans comme la plupart de mes collègues. La qualité s'est littéralement effondrée. Pourquoi ? En raison d'un manque d'exigence des auteurs et des éditeurs. Beaucoup de livres qui paraissent ne sont pas finis, pas « édités », mais si l'auteur a une belle gueule et un peu de bagout il peut toujours espérer faire un succès après un passage à la télévision ! C'est assez désolant. Car derrière ces succès éphémères, la littérature, la vraie, souffre et peine à s'imposer. Résultat : Santiago Amigorena, François Salvaing ou Philippe Forest, pour ne prendre que ces trois exemples, ne font pas les ventes qu'ils méritent. Ils sont éclipsés par des scribouillards d'occasion. Et tout le monde vous dira que ces succès sont économiquement nécessaires à la vie des maisons. C'est, je crois, une politique à courte vue. Une fois que les lecteurs se seront détournés des librairies, ils mettront bien du temps à revenir. C'est aussi pourquoi je défends cette idée de passeur. Selon moi, le journaliste littéraire travaille en étroite relation avec tous les représentants de la chaîne du livre, les libraires, les bibliothécaires... C'est peut-être le seul espoir d'endiguer ce que l'on pourrait appeler une « peopolisation » forcée !

MAF : Subissez-vous une pression plus forte qu'auparavant des maisons d'édition et de leurs attachés de presse ?

DM : Non. Contrairement à une idée très répandue, les attachées de presse ne sont pas là pour nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Compétentes, efficaces, elles nous sont indispensables. La relation avec les éditeurs ou les directeurs de collection est d'une autre nature. Les éditeurs ont une boutique à faire tourner, un label à défendre. Les directeurs de collections se battent pour leurs auteurs en même temps que pour imposer leur idée de la littérature. Ils sont souvent entiers, intransigeants ! Mais, comme j'ai la réputation de n'être guère influençable, la conversation avec les uns et les autres reste agréable. Elle leur est parfois utile. Comme tout le monde, le plus rarement possible, il m'arrive de faire un papier « pour rendre service » ou faire plaisir à un auteur qui, sans être un phénix, n'est pas indigne non plus.

MAF : Quel traitement réservez-vous à l'édition régionaliste ?

DM : À l'intérieur du groupe Centre-France, je m'occupe des pages dominicales communes aux quatre titres — *La Montage*, *Le Populaire-du-Centre*, *Le Journal-du-Centre*, *Le Berry républicain*. Je traite de l'actualité « nationale ». En semaine, chaque titre a ses propres pages « livres » où il traite de ce qu'il veut, dont des parutions régionales qui sont très nombreuses en Limousin comme en Auvergne et dans les autres régions. Ce traitement me paraît pertinent, dans la mesure où il permet d'apporter une information régulière à un large public sans créer de case à part. J'en profite pour souligner que le groupe Centre-France accorde une grande place au livre sous toutes ses formes — fiction, essai, BD, livres

pratiques etc. — quand il disparaît de bon nombres de titres de la PQR [Presse quotidienne régionale, NDLR].

MAF : Votre attention se porte essentiellement sur les romans. Les livres de théâtre ou de poésie auraient pourtant grand besoin d'un relais médiatique...

DM : Bien sûr. Hélas je suis totalement hermétique à toute forme de poésie. Le temps n'y change rien !

MAF : Vous gagnez peut-être aussi une légitimité de journaliste dans la mesure où vous n'êtes pas écrivain vous-même. N'est-il pas étrange que les critiques de livres soient souvent confiées à des écrivains ?

DM : Je crois sincèrement que le fait de ne pas écrire soi-même est la meilleure position pour pouvoir juger de la qualité d'un livre. Je n'écris pas et je n'ai pas l'intention de le faire. Trop paresseux peut-être ? Ce que je trouve le plus désagréable chez les romanciers-critiques, c'est que certains profitent de leur double casquette pour faire l'éloge d'auteurs dont le seul mérite est d'être membre d'un grand jury, le Goncourt ou le Femina !

Au fond, tout dépend de la façon dont on considère le journaliste littéraire. Pour moi, c'est un métier à part entière. Je lis beaucoup, mais je ne suis pas un lecteur comme les autres, je lis en professionnel, ce qui ne veut pas dire que je lise en diagonale ! Je lis par plaisir et quand ce ne sera plus le cas, j'arrêterai. Ce métier, comme tous les autres, a ses règles propres, une éthique. C'est pourquoi j'ai été particulièrement fier de recevoir le Prix de la critique en 2002.